

Discours de Salvador de Madariaga à la conférence européenne de la culture (Lausanne, 8 décembre 1949)

Légende: Le 8 décembre 1949, dans son discours d'ouverture à la conférence européenne de la culture organisée à Lausanne, l'écrivain et ancien diplomate espagnol Salvador de Madariaga souligne la nécessité pour l'Europe d'après-guerre de s'unir autour des valeurs de liberté et du respect de la personne humaine pour mieux prendre conscience d'elle-même et de sa culture.

Source: Fédération. Revue de l'ordre vivant. dir. de publ. Richard, Max. Janvier 1950, n° 60. Paris: Imprimerie de la Seine. "Culture et conscience", auteur:Madariaga, Salvador de , p. 26-31.

Copyright: (c) Fédération

URL:

http://www.cvce.eu/obj/discours_de_salvador_de_madariaga_a_la_conference_europeenne_de_la_culture_lausanne_8_d_ecembre_1949-fr-afc2551e-6fd4-433f-8315-888764c5f1e9.html

Date de dernière mise à jour: 29/11/2013

Culture et conscience

Salvador de MADARIAGA

L'Europe meurtrie et ensanglantée, ouvrant au ciel, encore béantes, les plaies de deux guerres atroces, se demande avec angoisse si le sort lui réserve encore une troisième guerre dont elle ne saurait guère sortir vivante ; et parmi ses esprits les plus nobles, il en est qui pensent que l'alternative qui s'offre à cette guerre-suicide est, elle aussi, un suicide. La pensée s'écarte avec horreur de l'un et de l'autre de ces deux cours que la rivière des événements semble devoir prendre, et, de tout son élan vital, cherche encore et toujours dans les régions incréées de l'avenir la vallée riante par où le flot des humains pourra couler paisiblement.

C'est pour chercher que nous sommes ici. Ni le préjugé ni le dogme ne feront obstacle à nos travaux. Certes, il en est parmi nous dont les idées s'ordonnent sous une foi sûre et pour eux lumineuse ; mais ce qui les unit à tous c'est que leur foi rejette délibérément tout appui de force physique, au nom de Celui qui refusa le secours de l'épée au Mont des Oliviers. Non. Disons-le dès le début, pour que nul doute ne plane sur nos travaux : nous venons chercher notre voie avec l'humilité de l'esprit humain devant l'immense nature et, donc, dans la liberté.

Car pour nous la liberté est un devoir autant qu'un droit, une nécessité de la faiblesse de notre esprit autant qu'une exigence de notre dignité. Le fardeau de notre expérience historique est trop lourd pour que notre fantaisie puisse s'envoler vers des cieux colorés d'optimisme au seul mot magique de liberté. Nous savons, nous avons payé cher pour l'apprendre, que trop souvent c'est l'erreur qui s'avance sous les drapeaux de la liberté. Mais nous disons à l'erreur : « Sois la bienvenue si tu viens de bonne foi » ; et, surtout, nous n'accordons à personne d'autre, et, moins qu'à personne, à l'Etat, le droit ou la compétence de nous sauver de l'erreur au prix de notre liberté. Ce n'est donc pas seulement notre fierté qui nous force d'être libres ; c'est aussi notre sens commun ; car nous savons que les erreurs de la liberté, c'est par davantage de liberté qu'elles se corrigent.

Notre souci de liberté dépasse donc l'intérêt ou le besoin personnel – égoïste, en somme, quelque élevé que cet égoïsme soit. Car en exigeant la liberté nous songeons aussi et surtout aux autres hommes en tant qu'individus et aux sociétés humaines.

La société humaine, la plus complexe, la plus déconcertante des formes de la nature, ne saurait atteindre et conserver la paix, - qui est sa santé à elle - que dans l'adaptation continue et (si j'ose emprunter ce mot aux mathématiciens) « instantanée » des moyens aux situations et aux fins. Ceci exige qu'à chaque moment la société se connaisse elle-même de la façon la moins inadéquate possible. Or qui, en regardant la nature sociale, oserait dire « je sais » ? Non. Encore une fois, nous sommes tous trop petits et toutes nos lumières suffisent à peine pour éclairer tant bien que mal le coin du mystère où nous agissons.

Et puis, il y a les autres. Comme le cœur se serre en évoquant, dans cette ville libre, les centaines, les milliers, les myriades de martyrs morts dans la torture et la dégradation, ou traînant une vie pire que la mort dans les cachots, les camps de concentration, et même la liberté en veilleuse des zones immenses de la planète où sévit l'Enfer totalitaire ! Y pensons-nous assez ? Lorsque l'Esprit nous accorde la grâce créatrice, et que la voilà coulée dans la phrase ou le poème, la comédie, l'article ou le roman, et que sur les ailes de la presse, l'onde, la scène ou l'écran, elle s'envole portant des germes de vie sur les flots des humains, - pensons-nous assez aux milliers d'artistes du verbe qui, emmurés dans l'étatisme intégral, pourrissent dans le silence ? Sentons-nous assez leur agonie, l'asphyxie de leur âme, leurs longs jours sans joie et leurs longues nuits sans espérance ?

Nous ne serions pas des hommes si nous ne sentions pas en nous-mêmes, avec une intensité presque physique, et leur asphyxie et leur désespoir. Et puis, nous disons à leurs oppresseurs : ce n'est pas seulement au nom de l'esprit humain, que vous mutilez, ni encore au nom de la puissance créatrice et de la santé morale de votre pays, que vous mettez en danger, que nous vous demandons la liberté pour tous ceux qui végètent sous votre férule, — c'est aussi au nom du meilleur de vous-mêmes. Car vous êtes des hommes, et comme tels, nous vous aimons, malgré vos crimes ; et nous vous disons : ouvrez les yeux, ouvrez-les en dedans sur

vous-mêmes, et voyez, vous êtes morts. Sortez de la tombe où vous vous êtes ensevelis avec vos victimes. Revenez à la vie.

Ces prisons spirituelles déshonorent notre belle Europe, non seulement sous les cieux de Tolstoï, de Copernic et de Comenius, mais sous ceux de Cervantès. Dans le totalitarisme rouge, ce n'est pas au rouge que nous en voulons, - c'est au totalitarisme. Nous ne suivrons jamais ceux qui pour empêcher qu'on nous vole notre liberté à gauche nous exposeraient à la perdre à droite.

Le mot de Napoléon est connu : « *On peut tout faire avec des baïonnettes, sauf de s'asseoir dessus* ». C'est là en quoi les principes ont l'avantage sur les baïonnettes. On peut tout faire avec les principes. Tout, sans exception.

Nous nous élevons tous contre cet empirisme cynique. Certes, nous ne nions pas à l'homme d'Etat (dont la tâche est la plus lourde de toutes celles que les hommes entreprennent), les arts du compromis, la subtile alchimie qui transmue le plomb des obstacles en or du succès. Mais nous lui disons : « Tout puissant que tu sois, tu n'es qu'un homme, une onde d'esprit surgissant pour un instant dans le fleuve historique ; tandis que la nature sociale a ses lois permanentes tout comme le reste de la nature. Il faut les respecter. La sanction, c'est l'échec. »

Et c'est parce que ces lois de la nature sociale ressortent du domaine de l'esprit qu'il nous incombe de rechercher en toute liberté les conditions indispensables pour que l'Europe existe.

Nos amis de la politique et de l'économie s'y sont appliqués déjà ; et, sous leurs auspices, des institutions européennes foisonnent sur le sol tailladé du vieux continent. Mais nous savons que les institutions ne valent que par l'esprit qui les anime : et, si nous attachons le plus grand prix aux institutions européennes comme étapes vers la création de l'Europe, nous sommes bien sûrs que tant que l'Europe ne vivra pas, du moins dans le cœur de quelques centaines de milliers d'Européens, il n'y aura pas, vraiment, d'institution européenne.

Le chancelier britannique dévalue la livre. Il en résulte la chute du gouvernement français. Veut-on une meilleure illustration de l'état infantile où se trouve actuellement l'Europe ? Car le tout petit enfant est corporellement un ; mais il ne se rend pas encore compte de son unité, et couché sur le dos, il joue avec son pied comme si c'était un objet étranger dans l'espace. Qu'il vienne le serrer ou l'égratigner et il pleurera, exprimant ainsi une solidarité physique avec ce pied dont il ignore l'existence. A l'autre bout de l'échelle, voici Mme de Sévigné écrivant à sa fille : « *J'ai mal à votre estomac* ».

Un souvenir de Genève éclairera d'un jour plus vif ce paradoxe, au fond, simple. Deux cas fameux d'agression internationale donnèrent lieu à l'application de l'article 16 du Pacte de la Société des Nations, celui qui prévoyait des mesures contre l'Etat agresseur. Ces mesures, généralement connues sous le nom de sanctions, échouèrent dans les deux cas. L'étude précise des motifs de cet échec est des plus instructives. Disons « motifs » au pluriel, car il en est deux. Le premier c'était que les liens d'intérêts matériels entre les pays étaient trop enchevêtrés et trop denses pour permettre la rupture sans punir les punisseurs autant, ou même davantage, que les punis. Le second c'était que les torts infligés aux pays victimes n'avaient pas inspiré dans l'opinion publique de l'ensemble des pays une sympathie suffisante pour éveiller en eux la solidarité morale que la solidarité juridique du Pacte présupposait. Qu'est-ce à dire, si ce n'est que l'idée même des sanctions se trouvait donc isolée dans un terrain neutre entre la solidarité matérielle des peuples, qui l'avait dépassée, et leur solidarité morale, qui était restée retardataire ?

C'est dans une situation analogue que nous nous trouvons quant à l'évolution de l'unité européenne. Nous y travaillons, situés dans une zone neutre, en retard sur l'Europe matérielle, qui existe déjà ; mais en avance sur l'Europe morale qui n'existe pas encore. Notre tâche est donc bien claire : il nous faut aider l'Europe à prendre conscience d'elle-même.

Ceci pose le problème de la culture. Car, enfin, il faudra bien s'en prendre tôt ou tard à ce mot avant que l'usage n'en efface les contours comme une vieille monnaie sans date, règne ni valeur. Il nous faudra bien y reconnaître une idée purement relative, car on ne saurait dire que Jean a de la culture et Pierre n'en a pas ;

mais, tout au plus, que Jean en a davantage que Pierre. Mais quoi ? Certes pas des connaissances. Nous voulons bien que les « clartés de tout », comme disait Molière, soient un élément, et même important de la culture ; mais, c'est aussi Molière qui nous l'a rappelé,

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant,

vérité que quelques savants contemporains s'obstinent malheureusement à nous faire constater avec une abnégation dont nous nous passerions tous.

Alors quoi ? Voici le promeneur qui s'arrête en chemin pour embrasser du regard la campagne : la vigne, le sentier qui serpente, l'allée d'ormes en enfilade, le ruisseau, le clocher, qui dépasse à peine de sa flèche l'épaule de la colline qui cache l'église. Le voilà reparti sur le chemin qui monte. Il s'arrête à nouveau. Il est monté de dix mètres ; tout a changé. L'allée d'ormes ne prolonge plus le ruisseau, qui s'en évade en courbe sinueuse, et le clocher se révèle tout entier. Les rapports entre les éléments du paysage sont devenus autres, tout en restant, en quelque sorte, ce qu'ils étaient. Plus haut encore, le paysage s'inscrit dans un paysage plus vaste, qui le rendra plus clair à l'esprit. Et ainsi toujours indéfiniment.

N'est-ce pas là l'image de la culture ? L'homme monte incessamment sur le sentier de l'expérience et à chaque étape de son ascension, à chaque tournant du chemin, le paysage de la vie change, grandit, devient plus clair. Nous disons que l'homme a plus ou moins de culture suivant qu'il se rend plus ou moins compte de ce qu'il est et, ce qui revient au même, ce qu'est le monde où il vit.

Je veux bien que, dans un certain sens plus objectif et plus académique du mot, il n'y a pas de culture européenne qui ne soit aussi occidentale, voire universelle. Mais, au sens plus concret et subjectif que j'ai essayé d'esquisser, la culture européenne veut dire la conscience qu'a l'Europe d'être elle-même, ou, dans le langage définitif de Paul Valéry,

*Cette inimitable saveur
que tu ne trouves qu'en toi-même.*

C'est par ce chemin que nous établissons non seulement notre droit mais notre devoir d'aider à créer l'Europe en définissant sa culture, c'est-à-dire en déterminant sa prise de conscience. Et que nul ne s'esquive en faisant valoir l'indépendance et la souveraineté de l'art, le droit de l'artiste à n'aimer et ne servir que sa muse. Certes, nous ne saurions suivre ceux qui bannissent de la cité tous les poètes qui se refusent à atteler leur Pégase au char de l'Etat, tous les musiciens qui ne suivent pas la mesure que bat le bâton du maréchal-généralissime, tous les peintres dont le pinceau est rebelle à l'exemple du peintre en bâtiment qui s'est juché sur le toit de la maison. Mais nous ne suivons pas davantage les esthètes de l'art pour l'art – formule fermée où la pensée s'enferme et pourrit comme une eau de mare. Que, dans l'art créateur, l'artiste ne sente qu'en artiste, le savant ne pense qu'en savant, — c'est là un principe indiscutable. Mais que cet artiste, que ce savant, en tant qu'hommes, ne sentent et ne pensent qu'à leurs œuvres, et ce seront leurs œuvres mêmes qui sombreront dans l'incohérence ou dans l'inanité. C'est dans une tour d'ivoire que le poète crée ; il ne doit pas y vivre.

Si l'artiste est vraiment grand, s'il domine son époque, et s'il cède à la tentation de sacrifier son époque à son art, — le risque est grave. Je me demande parfois si ce renouveau de cruauté dont notre siècle est témoin, victime et agent à la fois, cette inhumanité qui torture et mutilé les hommes, qui arrache au sol, piétine, extermine les collectivités, n'a pas été suscitée, ou du moins stimulée, par un excès d'anarchie esthétique, par un oubli, de la part de quelques grands artistes, du caractère sacré de la personne humaine. Quelque grande que soit notre admiration devant la puissance étonnante du Goya de notre siècle, nous ne pouvons guère écarter de notre pensée le soupçon que l'agression de la figure humaine, la mutilation des formes, les nez doublés et pliés, les yeux en quinconce, les membres distors, cette violence sans pitié dont l'être est victime

dans l'art de Picasso se relie étroitement à l'inhumanité du siècle.

Revenons à l'humanisme. Loin de moi la pensée d'identifier cet idéal érasmien avec la photographie en couleur. Mais essayons de trouver dans une large synthèse l'équilibre entre la liberté de l'art et le respect de l'homme.

En fin de compte, ce sont là les deux principes, les deux traditions dont l'ensemble fécond constitue l'esprit européen. Quels que soient les déviations, les reculs, les erreurs historiques de l'Europe, et même ses crimes, les deux courants qui dominent son histoire sont celui de la liberté de l'esprit et celui du respect de la personne humaine ; le premier, que symbolise Socrate ; le second qu'incarne le Christ. C'est dans ce sens que nous autres, Européens, pouvons proclamer que nous sommes des chrétiens socratiques, et que nous repoussons tout ce qui est ciguë pour Socrate, ou croix pour le Christ. Or Socrate boit la ciguë chaque fois que la liberté est refusée à la pensée sincère d'un chercher sincère ; et le Christ est crucifié chaque fois qu'un homme, quel qu'il soit, est utilisé, souillé, brisé comme un outil.

Et c'est aussi pourquoi, au moment où nous nous disposons à créer l'Europe, et à lui donner des institutions et même à organiser un Etat européen, il importe que nous ayons présent à l'esprit que c'est aux mains de l'Etat que sont morts et le Christ et Socrate.

Or l'Etat n'est dangereux que s'il devient automatique et mécanique, c'est-à-dire s'il se vide de la foi qui l'a créé, ou s'il la dépasse. De tous les malheurs qui peuvent assombrir la vie des croyants, nul n'est plus gros de dangers mortels que celui de bâtir une église trop vaste pour la foi et une sacristie trop vaste pour l'église. Pensons-y au moment où nous nous disposons à créer des institutions européennes.

Oserai-je donner un exemple ? Voici que l'on nous parle d'une Université européenne. Belle idée s'il en fût ; et dont le besoin se présente à l'esprit de façon bien concrète. Car, si l'on évoque ensemble les deux idées France-Université, il en sort la Sorbonne ; ou Angleterre-Université, il en sort Oxford ; mais si l'on évoque ensemble les idées Europe-Université, il en sort le vide. Or l'Université est la pépinière des élites nationales et le foyer du patriotisme. Si nous voulons une Europe il faudra bien un patriotisme et un corps d'élite européens ; il faudra donc bien une Université.

Mais à serrer de plus près la question, elle s'avère plus délicate. Supposons le problème résolu : nous avons successivement vaincu les obstacles géographiques, financiers et académiques qu'il est aisé d'imaginer et nous voici au choix du corps enseignant. Nous faisons un dosage savant suivant les règles les mieux établies de la représentation proportionnelle, et nous nommons, par exemple, cent professeurs, d'une vingtaine de nationalités. Supposons maintenant que ces cent professeurs soient tous d'ardents nationalistes. Il est de toute évidence que nous n'aurons pas créé une Université européenne mais une tour de Babel. Supposons au contraire que les cent professeurs soient tous Français ou tous Suédois ; et qu'ils soient tous de parfaits Européens d'esprit — nous aurons créé une Université européenne.

La création d'une Université européenne se résout donc à l'analyse en un problème tout autre : celui de former des esprits à la fois compétents sur le plan académique, et européens sur le plan des affections et des convictions. C'est vers ce but que s'oriente le projet de Collège d'Europe dont le premier essai vient d'être fait à Bruges.

Sans la liberté de circulation des livres, des idées et des hommes, point d'Europe. Mais à quoi bon l'Europe si elle n'est plus le foyer de la liberté ? « *La liberté, Sancho*, disait Don Quichotte à son compagnon de route en quittant les confort et les plaisirs du château ducal, *la liberté est un des dons les plus précieux que les cieux ont accordé aux hommes ; on ne saurait l'égaliser avec tous les trésors qu'enferme la terre et que couvre la mer : pour la liberté, comme pour l'honneur, l'on peut et l'on doit aventurer sa vie* ».